

The Translator Being Translated

An IRRI Project

Ilma Rakusa and Rada Iveković

Writing (through) the Other & Translating

IR & RI met during the last course on Women's Writing (Dubrovnik 1986) and have been exchanging letters on reading, writing and translating since. The *locus* of this correspondence is basically the French language, with interventions in other idioms as well. The fact that French is an acquired (a foreign) language to both is important. It adds to blurring and multiplying the identity of the author, which in itself is a major issue of the experiment. IRRI will present six short prose-texts dealing with the problems of 'transculturation' in gender as well as in language / translation. Parts of the project are essays of (re)writing the other's text, essays of treason, parasitism and gentle vampirism on it. It is an attempt at rehabilitating the 'vampires' and 'demons' of the mothertongue, an attempt at mending the gaps between the mothertongue and the father's language. A work on the *between*, the *in between* as a moving substance.

Ecrire (par l')autre, (se) le / la traduire

Six petites proses-de-chambre à quatre mains par IR & RI, petits essais de trahison, de traduction, de parasitisme et vampirisme sur le texte de l'autre. Un projet de correspondance entre deux (femmes) qui se multiplie et se démultiplie et sont donc plusieurs, beaucoup. 'Correspondance' dans tous les sens. Une danse à deux voix, à trois pas, à quatre mains et de trente-six manières, un jeu de multimanipulations et de réincarnations pour la dislocation du sens, sa désintégration, son déplacement. Qui n'est que celui de la langue. Il s'agit d'une correspondance poursuivie depuis les cours précédents sur l'écriture féminine (Dubrovnik 1986). Une expérience *entre lire, écrire, traduire* d'un monde (à) l'autre, d'une langue (en) l'autre. Où moi est un(e) autre, l'autre est un(e) troisième, une tentative de changement, de mouvement, de voyage à petits-pas et en conditions

fluides. Un échange. Creuser dans l'asymétrie entre la langue-du-père et la langue maternelle sans point fixe.

Nous sommes en traduction

'Finalement, j'appelle traducteur, moins un métier, qu'une façon de vivre et de voir le monde. C'est refuser de s'enraciner, c'est rester volontairement dans l'"entre-deux" (*zwischen*). C'est, dans sa façon à lui, *un départ*. S'il peut y avoir une morale du traducteur, de la pratique du traduire, eh bien pour moi, ce ne peut être que dans ce refus, dans cet état de suspens qu'il assume de plein gré.'

Koitchi Toyosaki, traducteur japonais.

Durant l'après-midi, la traductrice traduit son texte. Jusqu'au soir. Quelques pages. Elle n'a point de doutes. Elle traduit bien. Elle se fait confiance. Elle arrive alors jusqu'au nom propre de son auteur.

Elle ne peut pas traduire ce nom.

C'est un nom de femme. Elle se demande si ce serait plus facile à traduire s'il s'agissait d'un nom d'homme? Elle se rend compte que non. (Que nom!) Ce serait évidemment bien *plus* impossible encore.

Car une fois le texte en question traduit, l'auteur n'en est plus la même. Ou alors le nom étrange(r) témoigne de l'écart absolu entre l'original et la traduction. Il n'y a traduction que si tout langage est d'ores et déjà traduction.

Mais la traduction a, certes, toujours quelque pré-texte. Elle transpose le texte 'autrepart,' en un autre endroit. Lui trouve un autre contexte, voire un autre choix de civilisation même. Le texte se dédouble mais pourtant jamais en copies identiques: la traduction est une *dérive* entre deux mondes possibles, là où bien d'autres encores seraient imaginables.

La traductrice 'traduit' le nom de l'auteur en lui substituant le sien.

Peter Handke pense qu'il n'y a pas de différence essentielle entre le métier de lecteur, de traducteur ou d'écrivain. Et il dit de loin préférer celui de traducteur.

Un écrivain dit, R.K. Narayan en l'occurrence, qu'il préférerait écrire un livre qui *effacerait* tout à fait son nom propre, qui rendrait son nom inutile. Il est évident qu'il s'agirait-là du livre parfait. L'oeuvre absorberait alors le nom de l'auteur. L'anonymat serait la signature suprême, celle qui se rend inutile, tenue nécessaire par l'acte illusoire (imaginaire?) de la traduction. N'est 'anonyme' que l'oeuvre traduite,

c'est à dire le texte qui a subi quelque manipulation, gentille ou malséante qu'elle soit.

La traduction est un travail érotique, voire sexué et même sexuel. C'est aussi un travail de passion. Elle oscille entre la possession de l'autre (texte) et l'offre de soi, en un entre-deux, un milieu, un échange. Elle est motivée, provoquée aussi bien qu'exaspérée par la différence qu'elle tend en même temps à combler ainsi qu'à laisser en suspens.

Ce n'est peut être pas par hasard que la traduction fût le plus fréquemment un métier de femme. Elle l'est dans le sens universalisant du féminin, là où 'féminin' est une catégorie presque (je dis bien presque) ontologique, c'est à dire possibilité des différences, possibilité du masculin *et* du féminin également. C'est essentiellement un labeur de médiation sans lequel il n'y aurait point de culture. C'est le travail de suture qui reste invisible mais qui, à son tour, rend possible la visibilité. Couture = culture. Traduire c'est (se) donner en matériau à la culture. Nous sommes en traduction.

C'est la transmission et le seul vrai travail de base. Il n'y a point d'autre travail de fondation que celui-là. L'écriture suppose la traduction qui la précède. Mais celle-ci reste invisible, comme un gentil génie qui présiderait à la culture de la collectivité.

Les textes (prétexte, contexte et traduction) sont en relation de dépendance mutuelle et non-symétrique. Tout texte ('original' ou 'traduction') s'occupe à profiter de quelque autre texte, à faire en quelque sorte du vampirisme. Il est possible, ce faisant, de passer d'une tonalité à une autre, d'un registre à un autre. D'une langue à une autre langue mais aussi, au sein d'un même idiome, d'un jargon à un autre, ou d'une dimension intérieure à une dimension extérieure.

Le geste de traduction ne peut s'effacer. Il laisse des traces, les traces de l'écriture de l'auteur-traducteur. Celles-ci pourtant n'apparaissent qu'en perspective oblique ou alors à un oeil expérimenté. La traduction et l'original ne se présentent pas simultanément ni dans le même texte dans leur simplicité. Ils apparaissent cependant ensemble dans le processus, le travail de traduction, ainsi que dans une lecture (ou plusieurs lectures) avertie. Ils apparaissent ensemble dans ce travail de suture des fondations qu'est la culture. Dans l'effort de médiation, dans cette action de la fourniture de matériau, toujours a posteriori, qu'est le travail (essentiellement féminin) de la culture. C'est principalement un effort (un défi aussi) de raccommodage entre les pièces de la complexité. Il n'y a

point de fondement premier. Ne se présente que du remaniement: du travail de traduction.

Le langage lui-même serait dès lors traduction. Dès le début.

La langue de la mère (maternelle?) serait traduction, sans fondation possible, sans légitimation en soi. Tandis que la langue du père (appelée maternelle!) ne serait que l'auto-légitimation d'un discours codifiant, la fondation dans l'exclusion de l'autre. Vampirisme tout autre et bien plus terrifiant celui-là, visibilité limpide en creux d'une tache aveugle.

Alors oui nous partons du problème de la traduction pour en arriver, d'une manière au premier abord inattendue, à une certaine éthique de la traduction. Et ce n'est point une question théorique, comme ce n'est pas non plus une question pratique. Il faut bien comprendre qu'il s'agit ici d'une *pratique théorique* qui participe des deux approches. La traduction est androgyne.

Je ne puis que refuser, dès lors, de choisir entre 'pratique' et 'théorie.' Cette dichotomie ne me concerne point. (Concerne-t-elle encore qui que ce soit?) Elle ne regarde pas ce travail de médiation, de tradition, de traduction, de continuité, d'endurance, de résistance, de vampirisme aimable, de don de soi, d'échange, de disponibilité qu'est le devenir de la culture. Féminin. C'est à dire ouvert.

La traductrice, alors, recommence. C'est un travail à recommencer, qui n'est jamais terminé, qui reste invisible. Un peu comme le travail de la ménagère.